



## *L'Europe du Sud* : regard de Vassilis Alexakis. De Paris à Athènes une traversée identitaire

**Ana Maria Alves**

Instituto Politécnico de Bragança, Portugal  
amalves@ipb.pt

<https://orcid.org/0000-0001-7762-2092>

Reçu le 05-07-2021 / Évalué le 08-11-2021 / Accepté le 11-12-2021

### Résumé

Le propos de cet article est de décrire la problématique de la double appartenance culturelle de l'écrivain **gréco-français** Vassilis Alexakis. Comme il le souligne dans *Paris-Athènes*, la langue d'accueil, apprise lors de ses études de journalisme en France, ne le fait pas perdre ses racines. Le contact de sa langue maternelle, langue qui le transporte en Grèce, bien au Sud de l'Europe, le fait retrouver le soleil de sa terre natale Athènes, et le souvenir d'une enfance à Santorin, berceau de sa famille paternelle, et plus tard à Tinos dans les Cyclades. Romancier bilingue, Vassilis Alexakis se situe en transit, dans un espace géographique entre Paris-Athènes, traversée entre deux capitales qui marquera, à jamais, la dualité de sa vie et de son **œuvre**.

**Mots-clés** : frontière, bilinguisme littéraire, identité littéraire, Vassilis Alexakis

### *Europa do Sul: visão de Vassilis Alexakis* De Paris a Atenas um cruzamento de identidade

### Resumo

O propósito deste artigo é de descrever a problemática da dupla pertença cultural do escritor greco-francês Vassilis Alexakis. Como refere na sua obra *Paris-Atenas*, a língua anfitriã, aprendida durante os seus estudos de jornalismo em França, não o faz perder as suas raízes. O contacto com a língua materna, língua que o transporta para a Grécia, bem para o sul da Europa, faz com que redescubra o sol da sua terra natal Atenas, e a memória de uma infância em Santorini, berço da sua família paterna, e mais tarde em Tinos no arquipélago das Cíclades. Romancista bilíngue, Vassilis Alexakis está em trânsito, num espaço geográfico entre Paris-Atenas, cruzando duas capitais que marcarão para sempre a dualidade de sua vida e de sua obra.

**Palavras-chave** : fronteira, bilinguismo literário, identidade literária, Vassilis Alexakis

***Southern Europe* under the auspices of Vassilis Alexakis  
From Paris to Athens, a journey of identity**

**Abstract**

The aim of this article is to describe the problematic of the dual cultural belonging of the Greco-French writer Vassilis Alexakis. As he underlines in *Paris-Athens*, the host language, learned during his journalism studies in France, does not make him lose its roots. The contact of his mother tongue, language which transports him to Greece, well to the South of Europe, makes him find the sun of his native land Athens, and the memory of a childhood in Santorini, cradle of his paternal family, and later to Tinos in the Cyclades. Bilingual novelist, Vassilis Alexakis is in transit, in a geographical space between Paris-Athens, crossing between two capitals which will forever mark the duality of his life and his work.

**Keywords:** border, literary bilingualism, literary identity, Vassilis Alexakis

*Écrivain européen non !  
Ça me paraît à la fois prétentieux et tout à fait creux...  
(apud, Bornstein, 2019)*

Le 11 janvier 2021 marque la mort de Vassilis Alexakis, écrivain et journaliste franco-grec qui, comme il l'avouait dans l'épigraphe qui introduit notre article, ne se considérait en aucun cas un écrivain européen. Alexakis, qui avait choisi le français comme langue d'adoption, nous laisse une œuvre partagée entre la Grèce et la France. Ses écrits sont « le reflet de l'assimilation mutuelle des deux civilisations à travers la description d'un comportement admis par les deux codes sociaux : français et grec » (Fréris, 1990 : 146). Prix Albert-Camus pour *Avant* en 1992, Prix Médicis en 1995 pour le *Testament français*, prix de la nouvelle de l'Académie française pour *Papa* en 1997, Grand prix de l'Académie française pour *Après J.C.* en 2007, Alexakis n'a cessé d'être reconnu pour son travail d'écrivain, et appartient sans aucun doute à l'élite cosmopolite littéraire européenne.

Installé en France depuis le coup d'État qui instaura en Grèce la dictature des Colonels (1967-1974), il se sent attiré par la voix nostalgique de l'éternel retour, ce qui l'entraîne dans une longue réflexion sur la question de l'entre-deux, de la quête identitaire, mais également du choix de la langue d'écriture.

Tout en exposant sa situation de déraciné, « aux frontières entre-deux-langues (...) chaque langue [étant] déjà une frontière entre ce qu'elle dit et ses abîmes d'origine » (Sibony, 1991 : 31), Alexakis cherche à comprendre ce qui suscite ce

sentiment de nostalgie, car « dans la nostalgie on oublie que l'objet du désir c'est l'oubli, que ce qu'on veut ce n'est pas le retour de «cette chose-là», mais l'atteinte de mémoire qu'elle était, le don et la perte de mémoire » (Sibony, 1991 : 32). En fait, « le paradoxe est que notre mémoire n'est pas un stock mais une pulsation multiple : elle rattrape ce qu'elle lâche, elle lâche pour retenir, et ses appels sont des forces de rappel » (*ibidem*).

Le déracinement éprouvé par Alexakis le plonge dans un rappel de sa terre natale, ce qui le fait affirmer, dans son récit autobiographique *Paris-Athènes* : « Je me suis vivement reproché (...) de m'être éloigné de la Grèce, de l'avoir oubliée à l'époque où elle avait le plus besoin qu'on se souvienne d'elle » (Alexakis, 1989 : 12). Ce sentiment de perte, le pousse à reprendre contact avec sa langue maternelle et à se rapprocher de son pays, faisant alors, et à plusieurs reprises, des allers-retours entre Paris-Athènes et l'archipel des Cyclades, trois lieux d'écriture évoqués dans *Je t'oublierai tous les jours* :

*Je suis ainsi à la tête d'une petite fortune : je possède trois frigidaires, trois chauffe-eaux, quatre lignes de téléphone, cinq radiateurs électriques et six machines à écrire, trois grecques, trois françaises, réparties entre Paris, Athènes et Tinos. J'achète en trois exemplaires les dictionnaires qui me sont nécessaires, un pour chaque maison. Mon équipement n'est peut-être pas tout à fait satisfaisant je ne dispose que d'un seul parapluie qui, bizarrement est à Athènes, il répond néanmoins à mes besoins essentiels* (Alexakis, 2005 : 30).

La suppression des frontières a facilité « l'art de vivre d'une ère moderne » (Kristeva, 1988 : 25). Ce va-et-vient d'un pays l'autre est témoigné par Alexakis qui considère que « l'Europe a été un miracle pour l'ouverture des frontières » car auparavant « passer une frontière c'était une angoisse » (*Apud*, Bornstein, 2019). Interrogé sur ce qu'il attend de l'Europe, Alexakis espère « une meilleure compréhension et sympathie pour l'autre » (Trapenard, 2019). L'autre, c'est-à-dire l'étranger qui est pris dans cet ancrage culturel, dans cette double appartenance, tiraillé, comme lui, « d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un mot à l'autre » (Alexakis, 2008 : 30). Au sujet de ce partage culturel, Robert Jouanny est convaincu que « l'écrivain s'enrichit à la fois de soi et de l'Autre » (Jouanny, 1990 : 3). L'écrivain soutient qu'« en voyageant ainsi d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un moi à l'autre, [il a] cru trouver un certain équilibre » (Alexakis, 1989 : 13). Cette découverte lui a permis de trouver « les mots qui [lui] convenaient, un territoire qui [lui] ressemblait, une espèce de patrie bien personnelle » (*ibidem*) ou « encore « l'illusion d'un nouveau départ » (Alexakis, 2002 : 55). L'auteur « souhaite partager [s]on avenir entre les deux pays qui se partagent déjà [s]on passé » (Alexakis, 2005 : 125).

Ce transit entre Paris-Athènes, Santorin, Thinos marque un retour au passé qui est « reconstitué pour être mieux perçu, mieux mesuré. Si être c'est avoir été, alors il s'agit de savoir ce que l'on a été pour pouvoir être mieux soi-même » (Viart, 1998 : 13-14). Alexakis, toujours présent en filigrane dans chacune de ses œuvres, reconnaît que la distance prise par rapport à son passé le transporte dans un nouveau monde dans lequel il trouve une nouvelle « façon de [s]'exprimer » (Alexakis : 1989 : 241), de se « trouv[er] à travers le français » (*ibidem*), une langue qui a « augmenté [s]on plaisir » (*idem* : 14). Après l'acquisition d'une langue qui lui a « ouvert de nouveaux espaces de liberté » (*ibidem*), ce résistant à la dictature des colonels a le sentiment d'avoir perdu ses repères identitaires et avoue : « le français m'avait fait oublier une partie de mon histoire, il m'avait entraîné à la frontière de moi-même » (*ibid* : 242). Dans un entretien avec Thierry Guichard, l'écrivain rend compte de l'écart qui le sépare de sa langue maternelle « mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré le mode d'emploi » (Guichard, 2007 : 20).

Alexakis admet que « la langue étant le cordon ombilical qui nous reliait à nos ancêtres, la principale preuve que nous descendions bien d'eux, il importait que ce lien soit rendu évident » (Alexakis, 1995 : 115). L'écrivain cherche alors à l'âge de trente-cinq ans, à se souvenir, à « revenir au cœur de [lui]-même, de [s]e raconter une histoire grecque » (Alexakis, 1989 : 239). Avec la rédaction de *Talgo*, publié en grec en 1981, puis en français en 1983, il entend se réconcilier avec cette langue qu'il avait presque oubliée. À ce propos, il affirmera d'ailleurs, qu'« au bout de treize années passées en France au cours desquelles [il a] écrit presque exclusivement en français, [il a] éprouvé le besoin de renouer le dialogue avec [sa] langue maternelle. La première version de ce texte a donc été écrite en grec » (Alexakis, 1983 : 6).

Dans *Paris-Athènes*, il revient sur les circonstances de cette réconciliation identitaire :

*J'étais curieux de voir quel genre de livre naîtrait des retrouvailles avec ma langue. Serait-il semblable à ceux que j'avais écrits en français ? Je n'ai pas l'impression qu'il soit très différent. Il doit certainement davantage à ma mémoire qu'à mon imagination. (...) Il me semble que ce roman porte la trace de l'émotion que j'ai ressentie quand, après tant d'années, j'ai sorti la machine à écrire grecque de sa boîte. (...) Chaque fois que mon regard se posait sur la machine à écrire grecque enfermée dans sa boîte, sous la table, j'avais le cafard. Je pris la décision de traduire certains de mes articles et de les envoyer à divers journaux à Athènes. J'entendais renouer ainsi avec ma langue, assurer en quelque sorte la survie de mon double (Alexakis, 1989 : 242-243).*

*Talgo* marque le retour à sa langue maternelle, lien identitaire brisé par l'exil, ce qui le replonge forcément dans son passé, dans son enfance, dans sa culture avec laquelle il se renoue : « *Talgo* (...) m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace » (*idem* : 246).

Son identité récupérée, ses conflits identitaires rassérénés, il peut, à présent, parler de sa Grèce natale, de ses souvenirs d'enfances qui sont des « sources d'éléments d'identification, nécessaires dans la construction de l'identité » (Grinberg, Grinberg, 1986 : 164). Alexakis se rend compte que « le grec [l]'attendrissait, [l]e rappelait qui [il] étai[t] » tandis que « le français [lui] permettait de prendre plus facilement congé de la réalité » (*idem* : 249). Alexakis décide alors « d'assumer [s] es deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager [s]a vie entre Paris et Athènes » (*ibid* : 248). Il s'agit pour l'auteur « d'une course permanente entre deux-pays » et, pour cela, « il faut avoir l'âme de voyageur » (*apud*, Kroh, 2000 : 175). C'est pour lui « une joie, c'est un enrichissement considérable » (*ibidem*). Dans *Les Mots étrangers*, il montre combien l'ouverture à l'autre marque l'ambiguïté de sa traversée identitaire : « Je ne me serais jamais si bien adapté au français si ma langue maternelle avait été moins disposée au dialogue » (Alexakis, 2002 : 149). Convaincu que « les langues elles-mêmes sont le fruit d'un dialogue avec d'autres cultures » (Guichard, 2007 : 22), il tient à élaborer une réflexion autour de ce bilinguisme qui, d'après son éditeur, et comme il le raconte dans *Paris-Athènes*, est « mal perçu, passe mal » (Alexakis, 1989 : 18-19). Il avoue que ce dernier lui a communiqué sa perplexité par rapport à son œuvre avouant par-là ne pas savoir s'il doit la « ranger dans sa collection de littérature française ou étrangère ? » (*Ibid*). Cette ambivalence, qui marque son appartenance littéraire, est soulignée par Alexakis lorsqu'il fait, dans *Je t'oublierais tous les jours*, une référence à son premier livre avouant que ce dernier « n'appartient pas à la littérature grecque » et « peut-être n'appartient-il pas non plus à la littérature française ? » (Alexakis, 2005 : 96). D'après lui, « personne n'a le droit de mettre des étiquettes sur les livres littéraires. Ce sont ou des livres littéraires ou pas » (Bessy, 2011 : 256). Alexakis décide alors de se « reconnaître dans les deux langues, et cela veut dire qu'au fond, il n'y a jamais qu'une seule langue, celle de la littérature » (Guichard, 2007 : 19). Son histoire de migrant fait également l'objet d'un questionnement vu que « la perte des objets est massive, y compris les objets les plus significatifs et les plus précieux : personnes, choses, lieux, langue, culture, coutumes » (Grinberg & Grinberg, 1986 : 42).

En somme, il recherche « tout ce à quoi sont liés les souvenirs et des affects intenses » (*ibidem*). À plusieurs reprises, il inverse son rôle d'écrivain avec celui de

ses personnages et « instaure un effet de miroir » (Gasparini, 2004 : 52) oscillant entre son vécu et sa fiction, mettant ainsi en scène un individu qui reproduit en quelque sorte son histoire d'écrivain exilé tiraillé entre deux cultures et deux langues « sa double vie devient alors motif de création, sujet de ses romans » (Oktapoda-Lu, 2001 : 286).

Par conséquent, « l'étranger, le traducteur, l'écrivain ont en commun de jouer en partie double, d'être ici et ailleurs, d'occuper deux lieux à la fois ce qui les contraint à demeurer dans l'entre-deux » (Dollé, 2001 : 13). Cette quête identitaire le fait assumer « le paradoxe du comédien : multipliant les masques et les « faux-self », il n'est jamais tout à fait vrai ni tout à fait faux » (Kristeva, 1988 : 18). Par le biais de son histoire personnelle, Alexakis plante, dans *Talgo*, le décor de l'exil, du déraciné et donne alors au protagoniste Grigoris le rôle d'un jeune universitaire grec émigré à Paris depuis dix-huit ans.

L'auteur met en avant le parcours de ce héros qui, à la faveur d'un mariage français, s'intègre dans le quotidien d'une nouvelle culture, d'une nouvelle langue. Lors d'un bref retour en Grèce, le héros fait la connaissance d'une jeune Athénienne avec qui il entretient une relation extraconjugale. Raison pour laquelle ce roman se veut également une grande « histoire d'amour racontée du point de vue d'une femme grecque » (*apud*, Makhlof, 2010 : 29). La voix d'Éléni prend vie dans ce roman pour raconter leur brève aventure amoureuse qui prit fin au bout de deux mois et demi. Troublée par cette rupture, la jeune Athénienne décide, par le détour d'une lettre qu'elle n'adressera jamais à son amant, de remémorer certains souvenirs pour apaiser sa douleur. À plusieurs reprises, elle tient à souligner la difficulté ressentie par Grégoris face à son retour à langue d'origine « tu as mis longtemps à te réveiller » (Alexakis, 1983 : 101), ou encore « timidement, tu t'es remis à écrire en grec » (*idem* : 86). Par ailleurs, elle expose des repères qui leur étaient précieux comme certains paysages calmes et tranquilles d'Athènes qu'elle peint d'« une couleur dorée qui virait au rose, chaude et paisible, (...) magique » (*idem* : 191). La mise en scène de ces deux personnages grecs marque le sentiment d'appartenance de l'auteur, et souligne sa détermination à se réapproprier sa langue maternelle. L'évocation d'Athènes par Éléni rapproche encore une fois Alexakis de sa ville natale, là où « les conversations progressent rapidement [où l'] on dit en une heure des choses qu'on ne s'avoue à Paris qu'au bout de dix ans, de vingt ans, d'une vie. [Là encore où], il est normal que tout le monde se connaisse puisque les relations se nouent facilement » (Alexakis, 1995 : 190).

L'éveil de ces souvenirs le plonge dans une profonde nostalgie que sa maîtresse n'a de cesse de lui rappeler « tu as eu la nostalgie de ton enfance. La Grèce, c'était toi » (Alexakis, 1983 : 87). Son statut d'étranger est repris par celle-ci pour enfoncer

le héros dans un profond conflit intérieur « après dix-huit ans de vie en France, tu t'es senti comme au début de ton séjour : un étranger » (*idem* : 86), c'est-à-dire « celui qui ne fait pas partie du groupe, celui qui n'« *en est* » pas, l'*autre* » (Kristeva, 1988 : 139). Avec la rédaction de *Talgo*, Alexakis dévoile son intense crise identitaire, il expose dans ce roman sa condition d'errant d'une frontière l'autre, perdu dans un entre-deux ce qui le conduit à assumer son profond désarroi « moi, je transporte le vide : je suis le chargé de mission du vide, l'ambassadeur du vide, l'envoyé spécial du vide : mon véritable pays est le vide » (Alexakis, 1983 : 87-88).

Ce sentiment d'être hors-lieu dégagé dans cette citation sera d'ailleurs renforcé dans *Paris-Athènes* lors d'une prise de conscience révélatrice : « Alors que j'avais cru trouver un équilibre entre deux pays et deux langues, j'ai eu la sensation que je marchais dans le vide. Comme dans un cauchemar, je me suis vu en train de traverser un gouffre sur un pont qui, en réalité, n'existait pas » (Alexakis, 1989 : 18). Cette condition de non-appartenance, d'arrachement, de rupture devient encore plus accentuée et bouleverse l'esprit d'Alexakis qui avoue : « Je pensais que, si les Français me considéraient comme auteur grec, mes compatriotes seraient davantage fondés à me classer parmi les étrangers » (*idem* : 20).

Le statut d'étranger est ici clairement évoqué comme étant celui de l'inconnu venu d'ailleurs, mais aussi le voyageur, le passeur de frontière que ses compatriotes ne reconnaissent plus comme membre à part entière du groupe, « de la famille, du clan, de la tribu » (Kristeva, 1988 : 139). L'étranger s'assume dans cette prise de conscience de la « différence et s'achève lorsque tous [se reconnaissent] étrangers, rebelles aux liens et au communautés » (*idem* : 9). Pour sa part, Alexakis est convaincu que « le mot *immigré* ne [lui] plaisait pas trop, *étranger* [lui] paraissait plus élégant, plus rare, plus digne de [lui] en somme (Alexakis, 1989 : 190). Cela dit, Alexakis se tient à l'écart du groupe communautaire. Il avoue d'ailleurs à ce propos que : « Si j'appartiens à un groupe déterminé, je ne me suis jamais imaginé qu'il n'y a que ce groupe qui existe. J'ai eu la chance de voir d'autres possibilités, d'autres réactions à la réalité » (*apud*, Kroh, 2000 : 56).

La dualité identitaire qui le marque profondément traduit le conflit, le tiraillement entre deux cultures, une réflexion qui occupe l'œuvre d'Alexakis et qui « est quelquefois dur à assumer » (Alexakis, 1989 : 44). Toutefois, il ne se sent « pas (...) appauvri » (*ibidem*). Il souligne que « le grec est la langue de [s]a mère, le français celle de [s]es enfants » (*ibidem*).

En somme, Alexakis possède « une langue pour rire et une langue pour pleurer » (Alexakis, 2008 : 30). L'auteur est convaincu « qu'il y a lieu de choisir (...) [et qu'il a] peut-être (...) trouvé dans les deux langues un territoire où [il se sent

lui]-même (*ibidem*). Partagé dans cet entre-deux identitaire, Alexakis voyage dans ce va-et-vient entre la représentation d'un temps présent issue de son expérience française et celle de son passé lié à la mémoire grecque, à ses souvenirs. Cette vision rétrospective d'un entre-deux est l'argument principal de *Paris-Athènes* dans lequel l'auteur tient des réflexions sur ses mémoires qui le transportent vingt-cinq ans en arrière, précisément à son départ de Grèce :

*J'avais dix-sept ans. Je ne me souviens plus à quelle heure partait le bateau. Il faisait jour, il faisait chaud. Je me souviens des lunettes de soleil que portait ma mère pour cacher ses larmes. J'avais une grande valise blanche, en faux cuir, d'autres bagages aussi. Pendant que j'avançais péniblement sur le quai, j'ai regardé mon ombre : elle m'a fait penser à une figurine comique, accoutrée d'une énorme jupe rectangulaire. Ai-je vraiment regardé mon ombre, ai-je vraiment eu cette impression ? Je ne le jure pas. C'est peut-être ce jour-là, en tout cas, que j'ai commencé ce livre. J'étais trop ému pour parler. À l'origine de chaque livre il y a, je crois, un silence (Alexakis, 1989 : 9).*

Arrivé à Paris, Alexakis « essaie de voir à quel point [il] peu[t] [s]e reconnaître dans la langue française » (Alexakis, 1989 : 191), mais aussi dans la culture dans laquelle il se découvre. Il raconte son expérience de migration dont le « changement [est] d'une telle importance qu'elle ne met pas seulement en évidence, mais en péril [son] identité » (Grinberg, Grinberg, 1986 : 42) :

*À Paris, je m'étais si bien installé dans la peau de mon personnage que la plupart du temps je n'avais pas l'impression de jouer la comédie. J'avais naturellement conservé la barbichette bien française que je portais depuis Lille. Cependant chaque fois que mes parents venaient à Paris, je devenais très maladroit. Leur présence suffisait à ressusciter mon double. Je ne savais pas comment me comporter, quoi dire. J'étais capable de jouer un rôle, mais pas deux à la fois. Je m'encomrais. Le malaise que je ressentais explique peut-être l'agressivité que je manifestais parfois à leur égard (idem : 178).*

Ses racines, éveillées par la présence de ses parents à Paris, lui font reconnaître la distance qui le séparait de sa Grèce natale et soulignent également sa perte d'identité grecque ; ce qui le fera admettre que « des périodes entières de [s]a vie s'étaient presque effacées » (Alexakis, 1989 : 205). Alexakis reconnaît que Paris lui avait fait « oublier Athènes » (*idem* : 322). Ce constat lui donne « l'impression de trahir la Grèce et [s]a mémoire » (*apud*, Makhlof, 2010 : 30), sentiment qui le conduit à l'inévitable question : « Avais-je conscience de cet éloignement ? (*ibidem*). Interrogé au sujet de cette trahison, presque trente et un an après, Alexakis déclare dans un entretien pour *L'Orient Littéraire* :

*Ces hésitations et ces doutes m'ont conduit à écrire un texte autobiographique Paris-Athènes, afin de voir clair en moi, de comprendre qui j'étais et de savoir si je devais choisir une langue ou un pays. Au terme de ce processus d'écriture, j'ai compris que je devais assumer mes deux identités, mes deux langues. Finalement, cette double appartenance est source de fatigue, mais elle est aussi une chance (ibidem).*

Cette complexité identitaire, grecque et française, assumée et retrouvée par l'évocation de son passé trahit « la difficulté, (...) de pouvoir garder les deux langues » (Marchand, 2002), même s'il reconnaît que cette double appartenance linguistique est « une richesse extraordinaire » (ibidem).

Dans *Je t'oublierai tous les jours*, roman écrit seize ans après la rédaction de *Paris-Athènes*, Alexakis fait allusion à ce passé dans lequel est évoquée son enfance insouciant où il nageait « dans la baie de Yannaki » (Alexakis, 2005 : 245) à Tinos dans les Cyclades du Nord. Tinos, île qu'il considère comme un « lieu éminemment saint » (Alexakis, 2007 : 14). Île qui, d'après lui, connaît un développement mené « de façon anarchique, aux dépens de sa beauté naturelle » (Alexakis, 2005 : 176). Ce retour à l'enfance fait émerger ses souvenirs, ses vacances familiales à Santorin, l'île la plus connue des Cyclades du Sud, berceau de sa famille paternelle. Ainsi, Santorin « est une mémoire qui s'éveille » (idem : 183), une île « noire de monde en été [qui] ne peut pas contenir d'avantage de monde (...) [où] il ne fait plus jamais nuit » (idem : 184). Alexakis décrit avec émotion Santorin entouré par le bleu indigo éclatant de la mer Égée :

*Je fus plus sensible à la beauté de l'île que je ne l'étais enfant. Le café qui se trouve en bas de chez moi, à Paris, s'appelle L'île de la beauté : ce n'est pas à la Corse que je connais peu, mais à Santorin que ce nom me fait penser. La Grèce reste constamment présente à mon esprit. (...) l'histoire de ce comédien italien de mes ancêtres, qui oublia de rentrer chez lui quand il eut découvert Santorin, me paraît plausible. C'est effectivement un lieu dont on peut devenir amoureux. Il a le charme maléfique des îles de l'Odyssée.*

*Je crois comprendre pourquoi ses habitants n'ont jamais songé à s'en aller : ils sont prisonniers de sa beauté. Le plus modeste pot de fleur posé sur un muret blanc est aussi beau qu'un tableau de Magritte. Cela tient au fait qu'il n'y a rien derrière, hormis le bleu du ciel et celui, tout aussi lointain, de la mer, qui se confondent à l'horizon (Alexakis, 1989 : 112-113).*

Le rappel de cette île, l'une des plus belle de l'Europe du Sud, fait apparaître dans *Je t'oublierai tous les jours* une femme dont l'identité est rapidement associée à sa mère disparue. Par le biais d'une lettre, il s'adresse à elle et lui demande « sa

bénédictio[n] pour réussir [s]on périple à travers une autre langue » (Alexakis, 2005 : 85). Cette requête paraît si étrange qu'il s'interroge sur le choix de la langue ou sur la possibilité de perdre ce qu'il a déjà acquis, une interrogation qu'il avait déjà exprimée dans *Paris-Athènes* : « comment peut-on choisir entre la langue de sa mère et celle de ses enfants ? » (Alexakis, 1989 : 37). Cette question lancinante le trouble, le fait envisager la possibilité de perdre sa langue d'adoption, ce qu'il lui ferait perdre son identité : « l'idée que je pourrais être amené un jour ou l'autre à rompre avec le français m'a bouleversé. Renoncer à cette langue dans laquelle je m'exprimais depuis si longtemps serait fatalement prendre congé de moi-même » (*ibid*: 17). Il se situe à nouveau dans cet entre-deux qui lui est caractéristique. Comme le précise Fréris, il « confesse son appartenance à deux pôles culturels et son refus de rejeter l'un d'eux » (Fréris, 1990 : 150).

Il poursuit son échange épistolaire avec sa mère présentant certains détails de sa vie d'exilé, de sa carrière pour lui assurer que son patrimoine culturel, linguistique sera transmis à ses petits-fils Dimitris, le fils aîné, et Alexios, le plus jeune. Un patrimoine qui a, d'ailleurs, déjà touché l'aîné vu que ce dernier a adopté la langue apprise avec son père et a décidé de vivre sous le ciel de ses ancêtres, sous le soleil méditerranéen. Dans ce transfert patrimonial, il lui raconte même qu'il a transmis au plus jeune une de ses « recette [qui] ne cessera jamais de voyager » (Alexakis, 2005 : 253). Il revient également sur la relation malheureuse qu'elle entretenait avec son père : « Ton mari s'exprimait encore moins. Il ne parlait ni avec nous ni avec toi, comme s'il avait été en froid avec sa famille » (*ibid* : 61). Cette description d'un mari absent, présenté comme « un espace clos [qui] vit à l'intérieur de lui-même » (Alexakis, 1989 : 127) avait déjà été brossée dans *Paris-Athènes*. Malgré le détachement de son père, l'écrivain tient à lui rendre hommage, ce qu'il fera dans *Les Mots étrangers*, un roman qui permet d'annoncer sa mort et de dire combien il lui était attaché.

La mort de ses parents marque de telle manière l'écrivain que ce dernier se voit contraint d'avouer que la seule attache qu'il avait à sa terre natale avait été brisée. La Grèce devient alors « une croix de marbre sous le soleil » (Alexakis, 1985 : 206). Ce sentiment d'écartèlement est repoussé lorsqu'il admet, par la voix du héros de *La Langue Maternelle*, son double romanesque, « Je croyais que la mort de ma mère m'éloignerait de la Grèce. Elle m'en a rapproché au contraire. J'espère peut-être que le pays me rendra un peu de la présence de ma mère et que la langue grecque me consolera de son silence (Alexakis, 1995 : 375). Par le biais de Pol, son alter ego résidant à Paris, l'écrivain lance son héros dans un voyage de redécouverte, de réappropriation de la langue, de la culture, de l'identité d'un pays qu'il croyait enfoui à jamais dans sa mémoire.

Rendant hommage à sa terre natale, qui n'était jusqu'alors qu'un souvenir de déchirement émotionnel, Alexakis justifie le choix de son retour par l'ancrage irréprouvable qui l'attache à la langue. Un choix qui ne manque pas d'affectivité : « Le texte que j'ai écrit n'est qu'un exercice sur ma langue maternelle... C'est une conversation avec la langue... Je poursuis avec elle les discussions que j'avais avec ma mère... Nous sommes les enfants d'une langue... C'est cette identité que je revendique... » (*ibid* : 371). L'attrance pour ses racines déjà soulignée dans *Paris-Athènes*, marque inexorablement la quête identitaire de l'auteur qui rappelle qu'« on appartient fatalement au lieu de son enfance » (Alexakis, 1989 : 47).

Cette crise identitaire sera également évoquée dans *Ap. J.-C.*, un roman dans lequel Alexakis met fait évoluer un jeune étudiant athénien dans sa Grèce natale. Cet apprenti en histoire se lance dans une enquête minutieuse, tel un journaliste dont l'office est de fournir le plus d'informations précises. On croit, par le biais de ce personnage, apercevoir à nouveau en filigrane l'empreinte journalistique de l'auteur. L'intention de ce jeune historien est de découvrir la vie des moines du Mont Athos, un « lieu interdit d'accès » (Alexakis, 2007 : 62) qui « change constamment de forme » (*ibid* : 139) afin de mener l'investigation sollicitée par Nausicaa Nicolaidis qui l'héberge à Athènes. À travers eux, cette femme souhaite retrouver son frère disparu il y a cinquante ans.

Le développement de cette enquête qui aura lieu à Tinos, Syros et Athos, prend vie dans « un gros cahier pareil à un livre » (*ibid* : 25) dans lequel il « écrit sur la couverture, qui est d'un vert clair, les mots MONT ATHOS en majuscules noires » (*ibid*).

À propos de ce roman, Alexakis confie à Thierry Guichard, dans un entretien intitulé *La Grèce en héritage*, qu'il a « mené une enquête auprès de soixante personnes environ : des historiens, des gens d'église, un avocat, un spécialiste de la peinture byzantine, des profs d'histoire antique... Et [qu'il a] lu beaucoup aussi, bien sûr » (Guichard, 2007 : 23).

De surcroît, il paraît évident que ce qui est encore une fois mis en cause, c'est la crise identitaire toujours présente dans la poétique alexakisienne. En effet, en voulant revenir sur les traces de sa Grèce natale, il se rend compte qu'il ignore une partie de son histoire. Ainsi, et comme « l'individu est tributaire de l'Histoire et de son histoire » (Jouanny, 2000 : 35), cette exploration qu'Alexakis fait subir à son personnage a pour but de lui procurer une réappropriation, une nouvelle possibilité qui « renouvellera » (Alexakis, 2007 : 147) ses repères de l'Histoire grecque, mais aussi de sa propre histoire. En revendiquant ainsi sa nationalité à travers ses personnages, Alexakis envisage « de regarder plus longuement le paysage, d'apprendre

le nom des îles qui s'étendaient à l'horizon, de faire une grande promenade dans la région » (*idem* : 375), d'utiliser « le français comme le grec ! [car] les deux langues [qui] ont la gentillesse de [lui] proposer des choses qui vont dans le sens de l'histoire » (Guichard, 2007 : 20).

Le rapport d'Alexakis à l'Europe traduit une quête identitaire ancrée dans un entre-deux linguistique, culturel, géographique. Interrogé sur le rêve qu'il pourrait envisager pour « L'Europe des écrivains », Alexakis se rend compte que le sien « serait de rêver d'une Europe qui se réjouisse de voir arriver des étrangers plutôt qu'elle s'en méfie » (*apud*, Bornstein, 2019). L'auteur de *Paris-Athènes* n'envisage qu'une seule définition possible de l'identité. Il est persuadé que la construction identitaire ne peut que s'établir par « le dialogue et l'ouverture » (*apud*, Makhouf, 2010 : 31), ou reprenant les paroles de Maalouf dans son essai *Les Identités meurtrières* « une ouverture franche et décomplexée » (Maalouf, 1998 : 49). En somme, Alexakis est convaincu qu'« aucun peuple ne peut légitimement tirer vanité de sa langue car aucune n'est la création d'un seul peuple » (Alexakis, 2010: 13). *In fine*, il défend que « l'humanité n'est pas faite pour s'exprimer d'une seule voix » (*ibidem*), ni l'Europe d'ailleurs.

## Bibliographie

- Alexakis, V. 1983. *Talgo*. Paris : Seuil.
- Alexakis, V. 1985. *Contrôle d'identité*. Paris : Seuil.
- Alexakis, V. 1989. *Paris-Athènes*. Paris : Ed. du Seuil.
- Alexakis, V. 1995. *La Langue maternelle*. Paris : Fayard.
- Alexakis, V. 2002. *Les Mots étrangers*. Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2005. *Je toublierai tous les jours*. Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2007. *Ap. J.C.* Paris: Ed. Stock.
- Alexakis, V. 2008. « Une langue pour rire et une langue pour pleurer », *Synergies Monde*, n° 5, p. 29-30. [En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Monde5/vassalis.pdf> [consulté le 02 juillet 2021].
- Alexakis, V. 2010. *Le Premier Mot*. Paris: Stock.
- Bessy, M. 2011. *Vassilis Alexakis : Exorciser l'exil*. Amsterdam : Rodopi.
- Dollé, M. 2001. *L'imaginaire des langues*. Paris : Éd. L'Harmattan.
- Fréris, G. 1990. « Vassilis Alexakis ou le jeu du refus et de l'assimilation de deux cultures ». In : *Écrivains grecs de langue française, Nouvelles du Sud*, 13. Paris : Éditions Cercle/Silex, p.143-151.
- Gasparini, P. 2004. *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*. Paris : Seuil.
- Grinberg, L., Grinberg, R. 1986. *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, traduit de l'espagnol par Mireille Ndaye Ba avec la collaboration de Yvette et Claude Legrand. Meyzieu : Césura Lyon Éditions.
- Guichard, T. 2007. « La Grèce en héritage ». Entretien avec Thierry Guichard. In : *Le Matricule des Anges*, n° 85, juillet-août, 18-23.

- Jouanny, R. 1990. « Présentation », *Écrivains grecs de langue française*. In : *Nouvelles du Sud*, n° 13, Paris : Éditions SILEX/CERCLEF, p. 1-3.
- Jouanny, R. 2000. *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français*. Paris : P.U.F.
- Kristeva, J. 1988. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Gallimard, coll. « folio Essais ».
- Kroh, A. 2000. *L'Aventure du bilinguisme*. Paris : L'Harmattan.
- Maalouf, A. 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle.
- Oktapoda-Lu, E. 2001. Vassilis Alexakis ou la quête d'identité. In : *La Langue de l'Autre ou La Double identité de l'écriture*. Textes réunis par Jean-Pierre Castellani, Maria Rosa Chiapparo et Daniel Leuwers. Publication de l'Université François Rabelais. Tours : *Littérature et Nation*, n° 24, p. 281-295.
- Sibony, D. 1991. *Entre-deux, l'origine en partage*. Paris : Seuil.
- Viart, D. 1998. *Mémoire du récit. Questions à la modernité*. In : *Écritures contemporaines 1. Mémoires du récit*. Dir. Dominique Viart. Paris-Caen : Minard. p. 3-27.

### Sitographie

- Bornstein, D. 2019. « L'Europe des écrivains Vassilis Alexakis ». <https://www.arte.tv/fr/videos/088647-000-A/vassilis-alexakis/> [consulté le 2 février 2021].
- Makhouf, G. 2010. *Les écouter écrire. 26 entretiens suivis de 5 portraits d'écrivains d'aujourd'hui*. Publie.net, p.28-40. « Vassilis Alexakis: Les langues sont pour moi des personnages ». *L'Orient littéraire* n° 166, avril 2020. [http://www.lorientlitteraire.com/article\\_details.php?cid=6&nid=3310](http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3310) [consulté le 3 mars 2021].
- Marchand, N. 2002. « Des mots pour héros ». <http://www.infogrece.com/magazine/arts-et-lettres/vassilis-alexakis-des-mots-pourheros,88021.html> [consulté le 29 décembre 2020].
- Trapenard, A. 2019. « Vassilis Alexakis à l'heure européenne ». <https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-avril-2019> [consulté le 29 janvier 2021].